~~FRC 13897~~
Case
FRC
14834

SUR
UN NOUVEL OBJET
D'INDUSTRIE NATIONALE;

PAR BOISSY D'ANGLAS,

Représentant du Peuple, Député par le Département de l'Ardêche.

Lu à la Séance publique du LYCÉE DES ARTS, *le* 10 *Prairial.*

A PARIS,

De l'Imprimerie du Directoire des Arts, quai et près la Maison des Monnoies, No 1873.

L'AN 2d DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE.

THE NEWBERRY LIBRARY

LYCÉE DES ARTS.

De la construction des PEIGNES *d'acier, pour la fabrication des Rubans de soie.*

SI les Arts, qui appartiennent exclusivement à l'imagination et au génie, élèvent l'ame, par les émotions les plus vives, à toute la hauteur à laquelle il lui est donné d'atteindre ; s'ils épurent les affections et les mœurs des hommes, en développant en eux les plus doux sentimens du cœur ; si leurs créations immortalisent les peuples qui les ont fait naître ; les Arts utiles répandent sur la société toute entière des jouissances aussi sûres, et qui, en offrant un spectacle moins brillant, ont l'avantage de les répartir plus également entre tous les hommes. Les Arts, que l'imagination dirige, semblent avoir l'éclat du soleil ; ils embellissent tout ce qu'ils frappent de leurs rayons ; ils ne se réfléchissent sur un point de la terre que pour le montrer à l'admiration du monde, et ils semblent ne dissiper les ténèbres, que pour les remplacer par la plus brillante clarté. Les Arts utiles, ceux qui sont les enfans chéris de l'industrie et du besoin, semblent,

au contraire, n'emprunter de l'astre du jour que cette chaleur bienfaisante, qui pénètre dans les antres les plus cachés, et porte sa vie et ses bienfaits dans les lieux même où ne parviennent point les éclatans rayons du globe de feu qui la produit.

La gloire semble appartenir plus exclusivement aux Arts que le génie enfante et dirige. Le bonheur public, cette félicité constante et douce, qui est le but de toute association d'hommes, est plus particulièrement le résultat de l'industrie et des arts qu'elle sait créer.

L'utilité sans doute est préférable à l'éclat, le bonheur à la gloire, les jouissances qui peuvent être celles de tous les hommes, à celles qui ne sont réservées qu'à un petit nombre d'entre eux ; mais heureusement il n'est point de choix à faire, point d'exclusion à prononcer, et toute discussion devient inutile. Jouissons de tout sans rien exclure, tel est le langage de la sagesse, tel est celui de la société. Vous connoissez ces immenses montagnes qui embrassent tout un hémisphère et s'étendent d'un pôle à l'autre ; la nature semble s'y retrouver toute entière, et nous porte, par la diversité de ses productions et la variété de ses aspects, au plus haut degré de l'admiration. Des volcans brûlent sur leur sommet, des fleuves s'échappent de leur sein, des métaux se créent et s'épurent dans leurs flancs ; et sur leur surface vous apercevez successivement de silentieuses forêts, des moissons

ondoyantes, ou des pâturages couverts de troupeaux. Ici des vallons fertiles retentissent des chansons des bergers, et vous offrent l'asyle du bonheur et de la paix. Là, élevés à une hauteur incommensurable, vous voyez sous vos pieds se former et lancer la foudre, et se développer l'immense spectacle de l'univers.

Ces montagnes sont l'image des Arts; ils réunissent comme elles tous les contrastes; ils rassemblent toutes les créations; ils s'emparent de toutes les facultés de l'ame, et leur ensemble vous présente tour à tour toutes les jouissances et tous les plaisirs.

Sachez donc les cultiver tous, peuple aimable et sensible, qui alliez aussi dans vos mœurs comme dans vos vertus et dans vos goûts, des choses qui semblaient opposées; vous, dont le caractère est un mélange d'énergie et de grace, de force et de gaieté, de bienfaisance et de courage; vous, qui êtes presqu'également riches des dons du génie et de ceux de la raison; vous enfin, à qui il n'a long-tems manqué, pour être la première Nation du monde, que d'en être la plus libre, et à qui maintenant il ne manquera plus rien pour en être la plus heureuse, si vous savez jouir de tous ces avantages, sans en dédaigner aucun.

Il faut que le métier de l'Artisan industrieux et long-tems ignoré, se fasse entendre à côté de l'atelier où se terminent les immortels tableaux de David; il faut que le ciseau de Houdon interrompe à son tour le

silence qui accompagne les paisibles travaux de l'aiguille, ou mêle son bruit à celui de la navette du Tisserand.

Tous les talens seront honorés et agrandis par l'influence d'un gouvernement sage et libre. Tous les Arts seront encouragés chez une Nation qui n'est composée que de frères, et toute rivalité s'éteindra dans cette noble émulation, qui porte chaque citoyen à ne voir pour unique but, dans la carrière qu'il parcourt, que cette prospérité publique, dont les bienfaits sont d'autant plus chers, que l'on a plus fait pour les obtenir.

Le Lycée des Arts vous présente, s'il m'est permis de le dire, non pas un modèle, il est bien loin de cet orgueil, mais l'exemple de son empressement à saisir, sans en dédaigner aucun, tous les résultats de l'imagination et du travail; il ne peut proposer que des encouragemens, mais il s'attache du moins, dans la dispensation qu'il en fait, à exciter quelque création nouvelle, persuadé qu'il aura bien mérité de la patrie, s'il peut contribuer à perfectionner ou à étendre quelque branche de notre Industrie et de nos Arts.

Mais c'est sur-tout après une grande révolution qu'il faut tendre une main secourable à l'industrie et aux talens; c'est quand on a changé, pour les épurer, presque tous les rapports des choses, qu'il faut offrir aux Arts utiles, non-seulement des encouragemens et des lumières, mais encore une

direction nouvelle : tel est essentiellement l'objet que le Lycée des Arts se propose, et il le remplira d'une manière bien heureuse, s'il peut engager nos Artistes à ravir quelque genre d'industrie aux esclaves qui nous font la guerre. Il est tems d'apprendre sans doute à nous passer de leurs productions, mais il est tems aussi de naturaliser parmi nous leurs découvertes et leurs Arts. Malgré leurs efforts impuissans, la France peut déjà se glorifier d'être la Nation la plus libre du monde ; qu'elle en soit la plus industrieuse ; que nos Artistes rivalisent à cet égard avec nos braves guerriers, et que les dépouilles de nos ennemis nous soient aussi apportées par eux. . . . .

Vous avez devancé ce vœu, généreux Monnet, lorsque vous avez établi parmi nous ces nouveaux Métiers de Ruban, supérieurs à ceux des Anglais ; et le Directoire, en vous payant à cet égard le juste tribut que vous méritiez, a contracté l'obligation de seconder votre civisme. Il vient la remplir aujourd'hui ; il vient inviter d'autres Artistes à réunir leurs efforts aux vôtres, pour faire jouir la France entière de tout le fruit de votre dévouement.

Les Anglais, il faut bien le dire, étaient parvenus à un degré véritablement étonnant de perfection et de bon marché dans la fabrication des Rubans. Ils ont inventé des métiers, à l'aide desquels, sans aucun soin difficile, une femme, un enfant même, fabriquent à la fois jusqu'à 20 pièces de

Ruban, avec une telle habileté, que le travail peut être réglé de manière à augmenter ou diminuer le prix du Ruban graduellement et à volonté, jusqu'à une fraction de trois deniers par aune.

Ce Métier a été importé et perfectionné en France (1) par l'Artiste Monnet, qui demeure rue des Petits-Pères ; et c'est par les soins de ce Fabricant ingénieux, que cette mécanique précieuse a été enrichie de plusieurs additions nouvelles.

Mais il existe dans les Arts un enchaînement de talens et de secours, dont la nécessité se reproduit sans cesse, et qui commande impérieusement d'exciter tous les genres d'industrie, car ils sont tous auxiliaires les uns des autres, ou plutôt, si je puis parler ainsi, solidaires pour le bonheur commun.

La perfection des Métiers Anglais tient principalement, comme le Commissaire nommé par le Lycée l'a fait remarquer dans son 1er Rapport, à celle d'un peigne d'acier, dont le fini et le bon marché sont indispensables pour soutenir la perfection et le bas prix de cette importante fabrication.

Un seul Artiste à Paris en faisait l'objet de son travail ; il est mort subitement il y a six mois, et il est cruel de dire que c'est dans l'abandon et dans la misère.

---

(1) Les Manufactures de St-Etienne, de St-Chamand et d'Annonay, ont adopté ce même Métier, et ont ainsi perfectionné ce genre premier d'industrie.

Nous conservons et nous remettons ici sous les yeux de l'Assemblée, un de ces peignes fait par cet Artiste habile ; il est composé dans un espace de 4 pouces et demi, de 300 lames d'acier parallèles entr'elles, et placées à distances égales ; et nous observons que tel étoit le talent de l'ouvrier, que malgré la difficulté qu'il y a d'espacer également ces lames, il en pouvait augmenter le nombre, depuis 5 jusqu'à 20 de plus dans le même espace, suivant le desir du Fabricant, sans qu'il y eût la moindre inégalité dans leur éloignement respectif, et il étoit parvenu à les donner au prix modique de 15 liv.

C'est pour ce degré précieux de justesse, de perfection et de bon marché, que le Lycée des Arts a cru devoir proposer une couronne fraternelle à celui qui aura réussi dans cet important travail. Le même Artiste recevra de plus une somme de 300 liv. pour l'indemnité des dépenses qu'il aura pu faire pour s'y livrer. Cette offre, déjà faite dans la 7me des Séances du Lycée, n'ayant produit aucun résultat satisfaisant, le Directoire la renouvelle aujourd'hui. Il attend du zèle et du patriotisme des Artistes Français, qu'ils ne dédaigneront pas ce travail ; il s'agit ici d'enlever à nos ennemis les plus acharnés et les plus cruels, à ceux que nous ne pouvons trop haïr, aux Anglais enfin, une des branches de leur prospérité publique. Il s'agit au moins de nous passer d'eux ; il s'agit de ranimer et d'étendre au milieu

de nous le Commerce et l'Agriculture. Quels plus puissans modèles à offrir à des Patriotes ! Et si quelque frondeur sévère, mais impolitique, osait blâmer cette invitation, osait traiter de futile cet Art que nous voulons perfectionner, je lui dirais :

Les vêtemens de soie ne conviendront plus guère, je l'avoue, à la simplicité de nos mœurs et à l'austérité de nos vertus ; mais la soie forme, pour l'Agriculture et pour le travail, une source intarrissable de richesses ; elle n'est créée dans nos Départemens méridionaux qu'en excitant, par l'appât d'un riche salaire, le labeur le plus utile. Elle n'est manufacturée dans presque toutes les Communes de France, qu'en offrant à une foule d'Artisans les moyens d'imposer sur les étrangers le tribut nécessaire à leur entretien : le résultat de tant de travail est de décupler en beaucoup de lieux le produit d'un sol aride, et d'alimenter presque partout le pauvre aux dépens de l'étranger et du riche ; mais si les étoffes de soie, dont nous avons porté la fabrication à un point de perfection, tel que nulle Nation ne peut l'atteindre, cessent de promettre à nos matières premières un emploi qui puisse suffire, souffrez que nous lui en facilitions un autre, et que lorsque toute l'Europe est tributaire de notre industrie, nous cessions de l'être nous-mêmes d'un peuple que nous ne voulons plus que combattre. Les Rubans sont devenus l'objet d'une consommation habituelle : et pourquoi vous en effaroucheriez-

vous ? ils forment le signe glorieux du vrai civisme et du courage ; ils doivent orner les brillantes cérémonies dont la Liberté va s'embellir ; ils sont, avec les fleurs des champs, les parures des Républicaines. La Nature, de laquelle nous voulons rapprocher sans cesse nos institutions et nos mœurs, a enseigné, il y a long-tems, aux jeunes filles, que des Rubans étaient nécessaires pour tresser leurs cheveux flottans, et pour attacher le bouquet dont l'amour doit recevoir l'offrande..... Souffrez donc que leur luxe, si c'en est un, cesse d'être utile à nos ennemis, et que leur éclat ne puisse être dû qu'à la délicatesse d'une main libre....

Il est une dernière observation qu'il est important d'ajouter, et qui doit réfuter d'avance d'autres objections que l'on pourroit faire.

Le commerce de la soierie, dira-t-on, met la France dans l'obligation de faire venir chaque année de chez l'étranger pour plus de 40 millions de cette matière première ; de sorte que nous devenons ainsi débiteurs d'une somme égale. Mais 1° cette importation est l'aliment d'un grand commerce ; nous n'importons une si grande quantité de cette matière précieuse, que pour la revendre aux autres Nations, métamorphosée en étoffes ou en d'autres objets de notre industrie, et l'on sent bien qu'à cet égard l'avantage reste à la France. (1) 2° Ce n'est pas l'emploi de la ma-

(1) Pour donner une idée à ceux qui l'ignorent, de la manière avantageuse dont se fait notre commerce

tière première qu'il faut s'efforcer de diminuer, pour empêcher l'importation ; car nous ne pourrions le faire qu'en renonçant de notre part aux avantages que nous trouvons à revendre manufacturée, cette soie que nous avons importée sans l'être. C'est l'art de recueillir sur notre sol toute la matière première dont nos manufactures ont besoin, qu'il faut s'efforcer de trouver ; et pour cela, il faut s'attacher sans doute, et s'attacher nécessairement à favoriser, par tous les moyens possibles, l'éducation des vers à soie et la culture du mûrier ; il faut perfectionner la théorie de l'une, et étendre l'autre dans tous les Départemens de la France où elle peut être naturalisée. (2).

---

de soie, je citerai une des branches de celui qui se faisait à Nîmes il y a 10 ans, et que l'impéritie du gouvernement d'alors a laissé presque anéantir, du moins quant à l'objet dont je parle.

Les Négocians de Cadix faisaient fabriquer à Nîmes des bas, qu'ils expédiaient ensuite à Lima.

Ils les payaient 14 liv. la paire ; il y entroit une once de soie, qui coûtoit alors 40 sols. La Nation gagnoit donc 12 liv. sur chaque paire de bas ; c'est-à-dire plus de 600 pour 100, et ce bénéfice immense étoit réparti entre les Négocians-commissionnaires, le Fabricant, l'Ouvrier, la Brodeuse, etc., qui tous vivaient de ce travail et aux dépens du consommateur Péruvien.

(1) L'éducation de l'insecte qui produit la soie peut être aisément acclimatée dans le Nord même de la France, ainsi que la culture de l'arbre qui lui sert de base. Il ne faut pour cela que propager les lumières déjà acquises sur cette intéressante branche de notre Agriculture Nationale, et en mettre les résultats à la portée de tous les Citoyens. Mais il est bon de

L'Agriculture et le Commerce sont deux sources presqu'égales de la prospérité d'un Empire ; elles se prêtent un appui réciproque ; elles multiplient l'une pour l'autre leurs richesses et leur influence, et il faut qu'un gouvernement sage les encourage continuellement. La culture du mûrier n'enlève rien aux terres réservées pour les autres besoins de l'homme, et ses résultats sont d'accroître les avantages d'une main-d'œuvre qui nous appartient exclusivement, et qui nous est d'autant plus précieuse, que les premiers bénéfices restent à la partie la plus intéressante du Peuple, puisque c'est à la plus faible et à la moins aisée, aux femmes, aux enfans et aux ouvriers.

Les fabrications qui en résultent peuvent, d'ailleurs, dans nos relations immenses et nécessaires avec nos voisins, nous fournir des moyens d'échange multipliés et directs, dont il ne nous est pas permis peut-être de négliger les avantages.

Ce sont ces grandes idées commerciales

---

dire ici que même dans ces Départemens du Midi, où se cultivent beaucoup de mûriers, et où s'élèvent beaucoup de vers à soie ; le Peuple n'est point encore affranchi d'un grand nombre de fausses routines et de préjugés qui s'opposent au développement de cette industrie agricole. Beaucoup d'Agriculteurs très-habiles en ont perfectionné la théorie, et offert des résultats satisfaisans. Nous devons distinguer ici le Citoyen Berthesen, dont les procédés nouveaux ont été soumis à l'examen du Lycée, et mérité la couronne fraternelle qu'il accorde aux inventions utiles.

qui, pesées dans la balance de l'intérêt général et appliquées à l'importante discussion de l'importation et de l'exportation, serviront de réponse à ces esprits rétrécis, à ces froids spéculateurs qui n'ont pas le courage de penser que ce n'est pas en détruisant des branches précieuses de notre industrie nationale, mais en sachant, à force de génie, mettre l'avantage de notre côté, que nous parviendrons à nous assurer la richesse et la prospérité de la République, et que nous porterons à nos rivaux des coups aussi sensibles que ceux qui sont frappés par notre artillerie et par le courage de nos soldats.

C'est pour satisfaire à l'un des moyens nécessaires pour atteindre à ce but, que le Directoire du Lycée renouvelle la proposition qui vient d'être faite. Ceux qui voudront concourir à remplir ses vues, pourront voir, chez le Citoyen *Désaudray*, au Secrétariat du Lycée, cul-de-sac de la Corderie, N° 35, le Modèle qu'ils devront suivre. Il sera nécessaire de fournir différens échantillons de leur Ouvrage à la même adresse, avant le premier Thermidor prochain.